

MARC BLANCPAIN

NOUS
L'APPELIONS
BISMARCK

roman



DENOËL

Extrait de la publication

NOUS L'APPELIONS BISMARCK

DU MÊME AUTEUR

Chez Denoël :

« La Saga des amants séparés », *Musique en tête*, t. I. — *La grande nation*, t. II. — *Le calme des mers*, t. III.

Arthur et la Planète, roman, sous le pseudonyme de Marc Bénoni (Prix Scarron 1955).

Ces demoiselles de Flanfolie, roman.

La Femme d'Arnaud vient de mourir, roman (Prix Engelmann 1959).

L'Estaminet des Cœurs sensibles, roman.

Les Peupliers de la prétentaine, roman.

Vincennes-Neuilly, nouvelles.

Les Truffes du voyage, roman.

Ulla des antipodes, roman.

Chez d'autres éditeurs.

Le Solitaire (Grand Prix du Roman de l'Académie française 1945), Flammarion.

Contes de la lampe à graisse (Prix Courteline 1946), Flammarion.

Catherine, récit, Flammarion.

Les Belles Amours, contes, Flammarion.

Maturité, roman, Flammarion.

Les Fiancés d'Olomouc, nouvelles, Flammarion.

Le Carrefour de la Désolation, roman, Flammarion.

La Maison du bon Dieu, fables, Mercure de France.

Voyages et Verres d'eau, essai satirique, La Passerelle.

France et Français d'ailleurs, essai, Fayard.

France actuelle, anthologie (6 volumes), Hatier.

Contes de Vermeil, contes pour enfants, Hatier.

Grandes Heures d'un village de la frontière, histoire, Librairie académique Perrin.

Aujourd'hui, l'Amérique latine, histoire, Berger-Levrault.

« 1000 Billets » du Parisien, Fanlac éditeur, Périgueux.

Les Lumières de la France, Calmann-Lévy, 1967.

Orllie-Antoine 1^{er}, Roi d'Araucanie et de Patagonie. Fanlac éditeur, 1970.

Le plus long amour, roman historique, Grasset 1971.

En français malgré tout, essai, Grasset 1973.

MARC BLANCPAIN

NOUS
L'APPELIONS
BISMARCK

roman

DENOËL

© by éditions Denoël, Paris, 1975.

à Odette et Jacques Nahum

qui ont connu et goûté les charmes souvent rudes de ma vieille contrée dans le secret de ses grands bois, sur les bords songeurs de ses étangs, dans l'humidité de ses pâtures grasses et sous le bercement du vent venu des Flandres lointaines pour faire chanter ses « peupliers »...

Je dédie ce livre, où j'ai mis beaucoup de moi, en amitié.

Grézignac, décembre 1974.

Lettre-préface

A Claire, Didier et Fabrice,
mes petits-enfants.

Vous direz : « C'est de la préhistoire... », et vous aurez raison. Pourtant tout ce que je rapporte ici est vrai, de la vérité de l'histoire et de celle du souvenir; je ne me suis permis quelque liberté qu'avec les noms de personnes et la géographie locale.

Les prairies, les ruisseaux, les étangs, les bois, les bêtes et les oiseaux, les fruits, les gens sont ceux de mon pays. En peignant leur vie au long des saisons et des mois, je n'ai pas eu à faire grand effort de mémoire... J'ai passé là-bas toute mon enfance et toute ma jeunesse et ce pays n'a pas cessé de vivre en moi.

Quant au langage que je prête à mes personnages, si grossier qu'il soit parfois, il fut le leur, je vous l'assure.

Mon pays, vous ne le connaissez pas; au premier abord, il ne séduit pas toujours malgré sa beauté à la fois plantureuse et mélancolique. Je souhaite qu'à travers mon récit vous puissiez le voir, le comprendre et l'aimer un peu.

CHAPITRE I

– Monsieur Nüss!... Homph!... Monsieur Nüss... la vache noire a mangé son veau!

Pas une feuille de la haie vive n'a frémi. En juillet, elle est épaisse, cette haie de charmille et d'aubépine, et le pays tout entier, sous le ciel gris de l'orage qui menace, paraît frappé de stupeur : pas une passée de brise, pas un souffle, rien.

Les gamins serrent les lèvres. Bismarck vient d'appliquer sa grosse patte sur la bouche, le nez en trompette et les yeux de furet – aigus et bordés de rouge – du T'chot¹ Flac. Cohidon, Mayeux, Jeantils, Prisce le grand et Prisce-courtes-cuisses, Naveau et Merlin-longs-pieds, à genoux, sont sérieux comme le Pape.

« ... Le pape Benoît XV qui règne à Rome », comme l'ont si souvent répété le doyen Lapoule, son vicaire Rincharde et la veuve Guidon-du-catéchisme.

Monsieur Nüss tricote des gambettes; mais ce n'est pas seulement parce qu'il a faim et que midi vient de sonner... Son impériale se lève comme l'étrave d'une barque à contre-courant sur la Sambre. Il ôte son panama. Il grince des dents et la bande l'entend. Ira-t-il jusqu'à flanquer la raclée à Madame Nüss? L'espérance gonfle la poitrine des neuf varouilleux²; Bismarck sourit; tous, même T'chot Flac qui étouffe à moitié, boivent du lait.

1. Petit, avec une nuance affectueuse
2. Vaguement fripouilles.

Bismarck pousse du front dans les feuilles et les branchettes. Les autres font comme lui, le menton quasiment au ras du sol. Monsieur Nüss ne peut les voir : la haie est un abri profond et obscur et la colère aveugle le petit homme. Bismarck délivre le museau du T'chot Flac; puis il tire sur sa culotte dont la couture lui scie la raie des fesses parce qu'il a grandi trop vite ces temps-ci.

Si danger il y a, c'est derrière eux qu'il surgira puisqu'ils ont les galoches et le derrière dans une pâture¹ qui appartient au pire des chameaux, la veuve Guidon-du-catéchisme. Mais elle s'occupe, pour l'heure, à garnir de fleurs les vases de l'autel et elle ne manquera pas, avant de quitter l'église, de tailler bavette à son habitude avec le vicaire Rinchard.

Si la haie est épaisse comme elle l'est, c'est qu'on ne la taille jamais : la veuve Guidon pour porter tort à Monsieur Nüss — qui ne fréquente pas l'église et qu'on soupçonne d'être protestant et même franc-maçon, en tout cas « ami de la laïque » —, Monsieur Nüss pour rendre la monnaie de sa pièce à la veuve Guidon. Mais la mère Touvent dit volontiers que Monsieur Nüss n'est guère avisé puisque cette haie haute et touffue l'empêche de surveiller la maison de la veuve quand le vicaire Rinchard, « de nuit comme de jour, je vous le jure », vient rendre visite, « plus souvent qu'à son tour », à cette « punaise de sapristi² ».

La mère Touvent, tout le monde l'appelle *la Gazette de la Thiérache*.

Bismarck ne croit pas tout ce qu'elle raconte... « La veuve et le vicaire? Ils auraient l'air, dit-il, de deux femmes et s'emberlificoteraient dans leurs jupes noires. Pour faire la bête à deux dos, il en faut un des deux qui porte marronnes³. »

Monsieur Nüss aborde Madame Nüss. Elle tremble de

1. On dit « pâture » pour « pré » ou « pâturage ». Ne disait-on pas « Roger de la Pâture »?

2. Sans aucun doute : de sacristie.

3. Pantalons.

toute sa carcasse. Elle ne retient plus son lourd menton, et sa langue, violette, pend hors de sa grande bouche... Une vraie langue de veau.

Madame Nüss s'appuie sur une canne peinte en noir; et tout est noir chez Madame Nüss : le béguin de dentelle à tuyaux, le corsage de soie et le collier de jais, le tablier de finette, la grande jupe à plis, les bas de coton et les charentaises. C'est que Madame Nüss est toujours en deuil... « Un deuil, a-t-elle expliqué à la mère Touvent qui « la faisait causer », doit toujours se porter un an au moins et comme Monsieur Nüss n'accepte ni brassard de crêpe ni ruban de revers, mes deuils se prolongent pendant deux années puisque je porte aussi les siens. »

La mère Touvent en est restée le bec cloué!...

Elle respecte la moralité, la mère Touvent, et c'est même à cause de ce respect qu'elle rapporte à tout le monde tout ce qui se passe de mal dans le pays : « Quand on sait que les autres peuvent l'apprendre, dit-elle, on y regarde à deux fois avant de se déranger... »

Un cocu reconnaissant qu'elle avait contribué à éclairer est même allé jusqu'à proposer au doyen Lapoule de placer dans l'église une statue en couleurs de la mère Touvent :

– Il y a bien une Jeanne d'Arc, disait-il.

C'est une histoire que racontait l'autre jour, dans la salle de l'estaminet des *Quatre Fils Aymon*, le plus grand cornard du pays, père officiel de Prisce le grand et de Prisce-courtes-cuisses qui, nés tout juste à un an d'intervalle, se ressemblent comme une vache rousse ressemble à une vache noire.

La maison de Monsieur et Madame Nüss est une belle maison. Carrée, avec un étage, et bâtie sur une cave à moitié enterrée qui, l'été, est habitable et habitée. Dès la mi-juin, les murs intérieurs de cette cave sont passés au lait de chaux et Monsieur et Madame Nüss descendent et s'en vont vivre comme bouteilles au frais jusqu'au début de septembre.

– Mais Monsieur Nüss, ce n'est pas du vin bouché,

remarque la mère Touvent, il ne s'améliore pas parce qu'on le tient au cellier. Les années passent et il reste aussi méchant qu'il est petit!

Elle bisque, bien sûr, parce que sa cassine¹ à elle est de plain-pied et qu'on doit badigeonner le bas de ses murs au goudron, quand revient octobre, pour combattre l'humidité qui monte du sol de glaise.

Derrière la maison des Nüss, et prolongeant le corridor qui coupe en deux le rez-de-chaussée, on trouve une véranda « grande comme une vraie pièce »; Madame Nüss s'y tient près de son Mirus pendant huit mois de l'année; Monsieur Nüss aussi, dans un grand fauteuil d'osier et derrière « la plante verte ». Monsieur et Madame Nüss peuvent voir la route d'Avesnes sur plus de deux cents mètres, le carrefour que cette route forme avec la rue de la Mairie et tout le haut de cette rue.

— A quoi ça leur sert? demande la mère Touvent... Pour Madame Nüss, tous les chats sont blancs et elle prendrait le Diable en personne, s'il venait à lui apparaître, pour un enfant de chœur en surplus... A cause du rouge de sa robe!

Monsieur Nüss, comme tout le monde, tenait sa légitime épouse pour la plus simplette des créatures mais Madame Nüss lui manifestait une admiration si pleine, si constante et si souvent et publiquement exprimée que le minuscule « huissier de justice » s'en estimait grandi aux yeux des autres et se trouvait confirmé dans l'excellente opinion qu'il avait de lui-même. Sans la mère Touvent qui rappelait volontiers que Monsieur Nüss, autrefois, avait été refusé par le Conseil de révision pour cause de « nanisme » — « parfaitement, madame, c'est le mot qu'ils ont écrit sur sa feuille —, Monsieur Nüss aurait été, vingt-quatre heures par jour sur vingt-quatre, le plus fier des hommes du canton.

1. Maison modeste.

Donc, en cette fin de matinée étouffante et grise, lourde d'un orage qui se refusait à éclater, Madame Nüss, debout sur le seuil de sa cave, stupide, voyait accourir sur elle, bar-biche dressée, un Monsieur Nüss dont elle attendait le salut et redoutait la colère.

– La vache noire, dit-elle encore en pâlisant et d'une voix affaiblie, la vache noire a mangé son veau...

Cette vache noire, Monsieur Nüss la voyait, allongée sur le ventre, tête et cornes dressées au-dessus de l'herbe généreuse, paisible, entre la maison et la haie. Pour donner raison à Madame Nüss, et par pitié pour elle sans doute, elle fit entendre, cette bonne vache, un meuglement lamentable et prolongé : elle pleurait son veau.

Pourtant, tout aussi bien que la bande de gamins accroupis dans l'épaisseur de la haie, elle savait qu'elle ne l'avait pas mangé, ce veau : les vaches ne sont pas carnivores et se conduisent généralement en bonnes mères.

Une heure plus tôt, alors que Madame Nüss, penchée sur ses casseroles, préparait le déjeuner fin que Monsieur Nüss prenait chaque jour, Bismarck, marchant sur le ventre comme un lézard, s'en était venu tout contre la vache noire. Il l'avait doucement appelée par son nom : « Bellone... Eh... Bellone... » Il s'était appliqué, en même temps, à gratter comme il fallait l'os dur de son front; béate, la vache remâchait les paquets d'herbe qu'elle venait de tondre.

Le gamin s'était mis à genoux devant elle, lui bouchant la vue, pendant que Cohidon et les deux Prisce, l'un tirant et les autres poussant, enlevaient le veau qui tremblait sur ses pattes trop hautes pour le conduire de l'autre côté de la maison et l'enfermer dans le poulailler.

L'affaire faite, T'chot Flac avait poussé la grille du courtil des Nüss et s'était dirigé bravement vers la porte du rez-de-chaussée.

On l'avait désigné parce qu'il était le plus jeune et que sa tête frisée, ses yeux aux paupières rougies – des yeux au jambon, disait Bismarck –, son tablier propre et ses sabots de cuir bien cirés lui donnaient l'air convenable du « bon petit garçon ». Et puis Madame Nüss se rendait souvent chez sa mère, une jeune veuve propriétaire d'un petit bien, pour tailler bavette avec elle; la mère Touvent racontait que la T'Chote Flac et la dame Nüss, à elles deux, n'étaient jamais parvenues à casser trois pattes à un canard et que c'était sans doute d'un tel projet qu'elles s'entretenaient pendant des heures.

T'chot Flac tira la sonnette. Madame Nüss parut.

– Que veux-tu, petit?... Tu ne vas pas me dire que ta mère est malade?

T'chot Flac, un doigt dans la bouche, rougissant et passant d'un pied sur l'autre, eut l'air d'avouer un péché.

– Je voudrais voir le veau de la vache noire... Maman m'a dit qu'il était si beau!

Bonne pâte, Madame Nüss avait pris sa canne et, tenant la main de l'enfant, s'était dirigée vers le fond du clos; la vache tourna vers eux sa tête joliment encornée et ses grands yeux noirs noyés d'eau et, tristement, meugla.

– Où est le veau? demandait T'chot Flac en levant vers la bonne femme son nez en trompette et ses yeux de porcelet, où est-il?

– Le veau?

Madame Nüss redressait la taille et promenait son regard sur toute la prairie. Puis, le cœur battant, elle reprit la main du T'chot Flac et fit à grands pas le tour de la maison. Sa paume suait : « On dirait, pensait le gamin en fronçant la bouche et le nez, un gant de toilette ou un morceau de mou. »

Pas de veau. Abandonnant son petit compagnon, Madame Nüss accomplit un second tour de clos.

T'chot Flac était resté près de la vache noire, à bonne dis-

tance toutefois : les mères, il le savait d'expérience, quand elles ne sont pas heureuses, passent volontiers leur mésaise sur le dos des gamins.

Madame Nüss revint, bouche ouverte, hébétée et s'appuyant sur sa canne pour tenter de retrouver ses esprits. Elle posa les yeux sur T'chot Flac, et l'enfant, lentement, lentement, lui montra du doigt le ventre de la vache qui, étalé sur l'herbe, semblait énorme...

— Elle l'a mangé, dit-il, c'est sûr et certain... Et d'ailleurs, ça se voit.

Il se mit à pleurer... Ou fit semblant, ce qui n'était guère difficile avec des yeux comme les siens.

Sans le secours de sa canne, Madame Nüss fût tombée de son haut. L'enfant s'éloigna en gémissant; elle le suivit, machinale. T'chot Flac gagna la grille, la franchit et, hors de vue, partit comme un trait pour rejoindre les autres, embusqués derrière la haie.

Il était grand temps : là-bas, en haut de la rue de la Mairie, dans le gris de l'air, on voyait danser la minuscule silhouette de Monsieur Nüss.

— Mangé son veau, femme, s'écriait Monsieur Nüss, où donc avez-vous entendu, femme, que les vaches aient pour habitude de manger leurs veaux? Vous perdez l'esprit, femme! Oui, je jurerais que vous perdez l'esprit, femme, si j'étais sûr que vous en avez un!... Manger son veau!... Manger son veau...

Le petit homme s'était dressé sur ses ergots.

— On dirait le coq Nestor, murmura Bismarck, le champion des combats...

Du bout de l'index, Monsieur Nüss, à petits coups secs, relevait les lourdes bajoues de Madame Nüss, son béguin qui avait glissé sur son front, son menton effondré. Et la dame pleurait à chaudes larmes.

— Comme un veau, disait Monsieur Nüss, vous pleurez, femme, comme un veau!

Madame Nüss bavotait, à présent, et Monsieur Nüss, soudain furieux, ferma son petit poing et repoussa jusque dans le fond du gosier de Madame Nüss son épaisse langue violette.

Il y eut un silence. La dame étouffait et chancelait. Monsieur Nüss s'était reculé d'un pas. Les gamins, accroupis, écarquillaient les yeux; ils attendaient un coup de tonnerre et que le ciel s'affaissât sur les cornes de la vache ou le béguin de Madame Nüss...

La main de Madame Nüss tremblait si fort que la canne noire lui échappa. Tout le grand corps de Madame Nüss parut secoué par le vent des tempêtes. Puis la bonne dame se mit à geindre, à tressauter, à cracher et à éructer : la vapeur et le feu, c'était sûr, s'apprêtaient à jaillir de son nez, de sa bouche et de ses oreilles.

Il n'en fut rien. Peu à peu, Madame Nüss s'apaisait.

Debout devant elle, mais retombé sur ses talons, Monsieur Nüss s'efforçait de rire.

— Quel vieux salaud, dit T'chot Flac que le souvenir des bonbons et des gaufrettes que lui donnait parfois Madame Nüss portait à l'attendrissement, quel vieux salaud... Un homme qui bat une femme!

Monsieur Nüss, soudain, broncha comme un cheval ombrageux. Il tourna la tête vers la haie et neuf poitrines, d'un coup, furent serrées dans un étai.

Ce fut le moment que le veau choisit pour pousser un beuglement à fendre les pierres. Monsieur Nüss, hilare, saisit Madame Nüss par son collier de jais :

— Entendez-vous, bonne bête? Entendez-vous, femme?... Ce n'est pas la vache qui a mangé son veau, ce sont les poules, femme, ce sont vos poules!...

Puis il s'éloigna d'un pas vif en direction du poulailler sans pourtant lâcher Madame Nüss qu'il tenait par le collier comme s'il la menait paître.

— Demi-tour! commanda Bismarck, ça peut chauffer pour nous.

Ce fut une galopade d'étalons, sur un seul front, au début, T'chot Flac et Prisce-courtes-cuisses étant bientôt distancés. On entendit un choc sourd : Merlin-longs-pieds boulaît dans l'herbe.

On arrivait à la barrière de la veuve Guidon. Coup d'œil : elle n'est pas rentrée. Bismarck, Cohidon, Mayeux, Prisce le grand se ramassent, saisissent la barre haute, s'enlèvent et la franchissent. Jeantils et Naveau grimpent barreau après barreau comme sur une échelle et redescendent mèmement de l'autre côté. T'chot Flac et Prisce-courtes-cuisses, qui viennent de les rejoindre, hésitent un instant et les imitent...

Bismarck les attend de l'autre côté : « Un chef n'abandonne pas sa troupe ou, alors, nous ne reprendrons jamais la Lesace et la Lorraine comme le veut le père Lesage. »

Merlin-longs-pieds s'allonge comme une couleuvre et passe en rampant :

— Attention à ta quéquette, elle pourrait s'accrocher dans l'herbe et y rester!

On rit. Sacré Bismarck!

— Pourquoi que vous m'appellez Bismarck? C'est un nom de Prusco...

— On n'va tout de même pas t'appeler Bazaine...

Bazaine, c'est la honte! On ne sait pas qui c'est, Bazaine, mais c'est quand même la honte.

— Encore pire que Badinguet, répète la mère Touvent avant d'ajouter :

« Et vive la République! »

Bismarck est un Prusco, c'est vrai; comme c'est vrai qu'on lui flanquera la raclée un beau jour pour lui reprendre la Lesace et la Lorraine « mais, en attendant, comme dit encore la mère Touvent, c'est lui le vainqueur et il nous a battus à plate couture... ». On peut donc tenir pour glorieux de s'entendre appeler Bismarck!

— A la chapelle!

Tout le monde part, coudes au corps, derrière Bismarck.

A droite de la route d'Avesnes, la chapelle de Sainte-Radegonde marque l'entrée de la « cache »¹ Lumier. C'est une bâtisse de briques au toit aigu d'ardoises bleues, longue de quatre bons mètres, large de deux; en forme d'église, elle abrite, derrière une grille de fonte à mi-corps, un « T'chot pendu »² sur sa croix que deux femmes de bois peint, debout de part et d'autre, regardent en levant la tête.

On suppose que sainte Radegonde est l'une de ces deux femmes; l'autre, la veuve Guidon-du-catéchisme l'a dit, c'est la Sainte Vierge « elle-même ». Mais elle est restée coite, la veuve Guidon, quand T'chot Flac, innocent, lui a demandé comment elle avait fait, sainte Radegonde, pour se trouver là en même temps que la Vierge Marie « le jour du supplice de Notre-Seigneur ».

— Je demanderai à l'abbé Rinchar, a-t-elle fini par répondre.

— C'est ça, a dit T'chot Flac, merci beaucoup; mais prenez votre temps, personne n'est pressé...

T'chot Flac n'a pas eu le temps d'ajouter ouf! qu'il prenait la torgnole. Tout le monde a bien ri.

Des oratoires comme celui de Sainte-Radegonde, il y en a une dizaine dans le canton et les amoureux les connaissent bien : ils s'y trouvent cachés aux regards et bien au sec.

D'autres oratoires, plus modestes, sont faits d'une petite tour de briques ou de granit qui présente, en son mitan, un tabernacle où, derrière une grille, une Vierge de terre cuite ou un saint de pierre ou de bois s'ennuie à longueur d'année.

De temps en temps, une « bienheureuse », une « béate » comme la veuve Guidon s'en vient à petits pas, accroche un bouquet à la grille et, debout ou à genoux selon la saison, marmonne ses prières...

Il y a aussi des saints qui guérissent les vieilles femmes

1. Chemin creux bordé de haies.

2. Un Christ.

Le héros de ce récit, qui se déroule pendant la guerre de 14-18 dans un bourg de Thiérache, est un jeune garçon d'une douzaine d'années, surnommé Bismarck, qui, à la tête d'une bande de neuf galopins, va tenter en vain de lutter contre l'occupant.

Dynamique, abondant en dialogues, le récit se présente comme une suite d'anecdotes et d'épisodes cocasses habilement liés entre eux et d'où se dégagent peu à peu les portraits et les situations.

On est fondé à juger presque douce l'occupation allemande de 40-45 quand on la compare à celle évoquée par l'auteur. Mais Marc Blancpain n'adopte pas pour autant un ton tragique. Et il en va de même quand il exploite le thème principal de son roman : la faim. En nous montrant les gaillardes équipées de Bismarck et de sa bande pour capturer d'improbables gibiers, il nous fait comprendre que toute la population souffre cruellement d'être privée de nourriture. Et c'est cette faim jamais apaisée qui acheminera le jeune héros vers son tragique destin.

Avec la superbe maîtrise qui caractérise son talent, Marc Blancpain nous introduit dans une tragédie à la fois prosaïque et grandiose qui, à aucun moment, ne cesse de nous passionner.

DANS LA MÊME COLLECTION

Michel Bernard
LA BELLE LYONNAISE

Driss Chraïbi
MORT AU CANADA

Jean-Luc Faber
OU JE VAIS, NUL NE MEURT